

## La Galice aujourd'hui: sa langue et sa littérature

**Vicente Araguas e Xavier Frías Conde**

### Formas de citación recomendadas

#### 1 | Por referencia a esta publicación electrónica\*

ARAGUAS, VICENTE E XAVIER FRÍAS CONDE (2011 [1999]). “La Galice aujourd'hui: sa langue et sa littérature”. *Hopalà*: 2, 68-75. Reedición en *poesiagalega.org*. Arquivo de poéticas contemporáneas na cultura. <<http://www.poesiagalega.org/arquivo/ficha/f/833>>.

#### 2 | Por referencia á publicación orixinal

ARAGUAS, VICENTE E XAVIER FRÍAS CONDE (1999). “La Galice aujourd'hui: sa langue et sa littérature”. *Hopalà*: 2, 68-75.

\* Edición dispoñíbel desde o 6 de xuño de 2011 a partir dalgunha das tres vías seguintes: 1) arquivo facilitado polo autor/a ou editor/a, 2) documento existente en repositorios institucionais de acceso público, 3) copia dixitalizada polo equipo de *poesiagalega.org* coas autorizacións pertinentes cando así o demanda a lexislación sobre dereitos de autor. En relación coa primeira alternativa, podería haber diferenzas, xurdidas xa durante o proceso de edición orixinal, entre este texto en pdf e o realmente publicado no seu día. O GAAP e o equipo do proxecto agradecen a colaboración de autores e editores.

## LA GALICE AUJOURD'HUI: SA LANGUE ET SA LITTÉRATURE

Vicente Araguas e Xavier Frías Conde

### La langue galicienne aujourd'hui

La littérature galicienne vit actuellement une sorte d'âge d'or. Jamais tant d'œuvres n'ont été publiées, jamais tant d'auteurs n'ont écrit dans la langue. Et cependant, paradoxalement, la langue n'a jamais été en danger comme elle l'est actuellement : jamais, en effet, le nombre de locuteurs, n'a été aussi faible .

Le sort de la littérature galicienne est fortement lié à celui de la langue qui est son support. Comme toute littérature issue d'une langue minoritaire, sa situation est précaire. Il convient, pour mieux comprendre les évolutions actuelles, de revenir sur le contexte sociolinguistique des dernières décennies .

Après la Guerre Civile Espagnole (1936-1939), le nouveau régime fasciste interdit les langues régionales. L'espagnol devient l'unique langue officielle à tous les niveaux. La plupart des intellectuels galiciens prennent la route de l'exile. Tous les efforts déployés pendant presque un siècle semblent réduits à néant. Dès 1939, l'espagnolisation de la société galicienne (et en général du reste des régions ayant leur propre langue) s'accroît. Les parents cessent de parler galicien à leurs enfants (c'était honteux et, en plus, puni à l'école) ; les médias et les écoles ne diffusent que la langue et la culture officielles, la survie même du galicien comme langue est en cause. Pourtant, à partir de 1953, le régime de Franco, après le blocus international qu'il subit à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, commence à avoir des relations internationales. La dictature se montre plus tolérante avec les manifestations culturelles qui, timidement encore, se font jour en Galice, en Catalogne et [69] au Pays Basque. Bien sûr, la présence du galicien dans la presse écrite ou dans les écoles n'est encore qu'un rêve lointain mais quelques groupes d'intellectuel galiciens commencent à s'organiser. C'est ainsi que naît, en 1953, la maison d'éditions *Galaxia*, dont le but était –et est!– de publier des livres en galicien. C'est un moment historique, puisqu'il marque le début de l'âge d'or que nous vivons actuellement.

Pendant cette phase qui va de 1953 à 1975, nous prenons peu à peu conscience d'être un peuple avec sa propre langue. Le régime tolère la publication d'articles en galicien dans les journaux, mais refuse encore l'entrée des langues vernaculaires dans le système éducatif. Cependant, le nombre de publications en galicien augmente considérablement et va de pair avec de remarquables efforts de standardisation de la langue littéraire. Le grand philologue et écrivain Ricardo Carvalho Calero est l'un des promoteurs d'une koiné assez bien établie qui sera désormais employée par un nombreux groupe d'écrivains.

En 1978 commença la transition démocratique en Espagne. C'est alors qu'est créé l'Institut de la Langue Galicienne (*Instituto da Lingua Galega*, ILG) autour de l'Université de Santiago de Compostela. Sa tâche principale sera d'essayer d'élaborer un standard distinct du portugais. La principale différence entre le standard de l'ILG –qui deviendra officiel en 1982– et celui proposé par le groupe de Carvalho Calero tient au rapport au portugais. L'ILG instaure un standard galicien qui fait de notre langue un idiome parfaitement distinct du portugais, tandis que l'autre standard maintenait intacts les liens étroits entre notre idiome et celui du sud (à l'origine, les deux langues étaient identiques et aujourd'hui encore, l'intercompréhension entre locuteurs des deux langues est presque totale).

La question orthographique devient plus complexe dans les années qui suivent. Depuis le début des années 80 un nouveau courant, dit « ré-intégrationniste » apparaît, dont le but est d'unifier orthographiquement le galicien et le portugais : il recommande d'écrire le galicien comme le portugais mais en tenant compte des particularités phonétiques du galicien. Cette lutte continue encore et le problème du standard n'est pas à ce jour résolu. Naturellement, cette querelle inutile ne fait qu'empêcher le développement du galicien, qui continue pendant ce temps de perdre du terrain devant l'espagnol.

Sur le front de l'éducation, la langue fait son entrée dans les programmes scolaires en 1982. Doucement, les écoliers galiciens étudient non seulement leur langue, mais toutes sortes de disciplines *dans* leur langue. Même si cela n'a malheureusement pas suffi à endiguer la baisse du nombre de locuteurs, la conscience des Galiciens de posséder une [70] langue propre est aujourd'hui plus grande que jamais. Parmi les raisons qui ont contribué à cette prise de conscience, on peut citer :

- la réussite du statut d'autonomie pour la Galice qui la reconnaît comme une nation au sein de l'État espagnol et qui fait du galicien une langue officielle au même titre que l'espagnol,
- la création de départements de langue galicienne dans les universités du pays
- la création d'une chaîne de télévision dont la programmation est entièrement en galicien, ainsi que des dizaines de stations de radio qui émettent en galicien,
- la généralisation de l'enseignement du galicien et en galicien à tous les niveaux du système éducatif (même si la Loi de Normalisation Linguistique est encore loin d'être respectée),
- la création d'importantes maisons d'éditions autres que *Galaxia*, comme *Edicións Xerais*, *Edicións do Castro*, *Laivento*, etc.

Il est vrai que le galicien a perdu beaucoup de locuteurs, mais il y a tout lieu de rester optimiste si l'on fait attention aux dernières enquêtes, qui indiquent que les jeunes aiment de plus en plus leur langue. Le conflit orthographique n'est pas encore résolu, mais, là aussi, il est permis d'espérer qu'un *modus vivendi* sera finalement trouvé.

Le galicien, survivra-t-il ? Bien sûr. C'est la langue minoritaire la plus parlée en Espagne, plus que le catalan. La langue et la littérature galiciennes ont encore beaucoup de choses à offrir à la vieille Europe.

## Les lettres galiciennes aujourd'hui

Les lettres galiciennes commencent à dépasser, enfin, leurs frontières, grâce à un groupe d'auteurs traduits –ou qui méritent de l'être- et qui font connaître hors de la Galice l'existence d'une littérature digne de figurer aux côtés des plus grandes. Bien sûr, une littérature peut exister par elle-même, sans être traduite, mais dans ce cas elle restera toujours repliée sur elle, comme restent repliées sur elles-mêmes les littératures exclusivement orales.

Hereusement, tel n'est pas le cas de la littératures galicienne, car il y a toujours eu une littérature digne de ce nom. Outre les classiques comme Rosalía de Castro, Álvaro Cunqueiro ou Celso Emilio Ferreiro, tous connus au-delà de nos frontières, les uns plus que les autres, pour des raisons différentes, d'autres écrivains forment un ensemble aussi compact que prestigieux : citons Manuel Rivas (le succès de ses livres *Que me queres amor* et, surtout, *O lapis do carpinteiro* est exceptionnel), Suso de Toro (*Land Rover; Tic-tac; Calzados Lola*), sans oublier Carlos Casares, l'auteur de *Deus sentado nun sillón azul*, [71] probablement le meilleur roman galicien de ces dernières années. Bien qu'il ait été traduit dans plusieurs langues, il n'est pas encore la notoriété qu'il mérite. La qualité intrinsèque d'une œuvre, c'est bien connu, n'est pas l'unique facteur qui aide à sa diffusion; le hasard, les effets de mode, l'opinion des lecteurs, l'appui des médias et bien d'autres facteurs jouent également leur rôle.

Autre auteur quelque peu oublié aujourd, hui: Alfredo Conde, qui remporta le Prix National de Littérature avec son *Xa vai o griffon no vento*, qui connu un énorme succès et qui, aussitôt traduit en Italie, obtint le prestigieux prix Grinzaine Cavour. D'autres auteurs contemporains, comme Victor Freixanes ou Xavier Alcalá, également traduits à l'étranger, n'ont pas reçu la reconnaissance qu'ils méritent.

Nous finissons par Xosé Lois Méndez Ferrín, candidat au Prix Nobel de Littérature proposé par l'Association d'Écrivains en Langue Galicienne. Méndez Ferrín, peut-être en raison de l'hermetisme de son microcosme, peut-être en raison de sa personnalité controversée, n'a pas réussi à se faire connaître à l'étranger comme il le mérite, or son oeuvre a été bien traduite en espagnol, en portugais et en d'autres langues. (Il est regrettable que nos livres doivent être traduits pour être lus dans le pays voisin et frère, le Portugal, mais le cas contraire présente aussi, puisque les oeuvres portugaises sont traduites en espagnol et, parfois, –on songe à Camilo Castelo Branco, Jorge de Sena, Viale Moutinho– en galicien. C'est triste, mais c'est ainsi).

Méndez Ferrín vient de publier son magnifique roman *No ventre do silencio*. Il s'agit d'une nouvelle pièce à ajouter au puzzle qui forme la vaste oeuvre littéraire de cet auteur. Certains critiques voudraient ne voir en lui que l'auteur de nouvelles. C'est ignorer l'immense romancier qu'il est par ailleurs (cf. *Antón e os inocentes; Bretaña, Esmeraldina* et *No ventre do silencio*, déjà cité). En même temps, il est l'un des meilleurs poètes actuels, car Xosé Luís Méndez Ferrín –et ceci nous permet de passer au domaine poétique– est l'auteur d'une poésie puissante, énergique, érotique, tendre, culturelle, solidaire, comme il n'y en a guère actuellement. Son dernier recueil est significativement dédié à Gamoneda, Walcott et Heaney, c'est-à-dire, à trois grands poètes telluriques. Le recueil n'a fait que confirmer tout le bien qu'on avait pensé de Méndez Ferrín après la publication de *Con pólvora e magnolias*, sommet de la poésie galicienne actuelle (et brusque détour dans la route qu'elle avait suivi jusqu'à ce moment-là). Malgré tout, Méndez Ferrín ne crée pas

d'école, son influence étant bien plus éthique qu'esthétique. Peu d'auteurs mettent leurs pas dans ceux de Ferrín, seigneur d'un monde aussi personnel qu'inimitable.

[72] Autre poète essentiel pour comprendre la poésie galicienne d'aujourd'hui: Uxío Novoneyra. Depuis le début des années 50, il publie une poésie aussi tellurique et silencieuse que dynamique, tout autour d'un univers, celui de son O Courel natal. Son oeuvre centrale est *Os eidos*.

Manuel María appartient à la même génération que Novoneyra. Il s'agit d'un poète prolifique (même s'il pratique aussi d'autres genres), qui commença sa carrière littéraire avec un livre également tellurique: *Terra Chá*. On annonce l'édition prochaine de son oeuvre complète. Elle permettra de prendre la mesure d'un travail poétique qui s'étend sur près d'un demi-siècle.

Dans la poésie galicienne coexistent plusieurs générations. Ce sont celles de 68, du 75 et de la fin du millénaire ou de l'an 2000. Dans la génération du 68 il faut citer Fermín Bouza (*Labirinto de inverno*), Xosé María Álvarez Caccamo (*Luminoso lugar de abatimento* –qui pratique une poésie qu'on pourrait qualifier de socio-politique, qu'on ne trouve par ailleurs que chez les poètes les plus jeunes– et Vicente Araguas (*O gato branco*). La génération de 75 –année clé, puisque la mort du dictateur Franco rend possible de nouvelles pratiques devancées par Méndez Ferrín et Arcadio López Casanova (avec son *Mesteres*)– comprend des poètes qui débute pendant la transition démocratique. Ce sont Claudio Rodríguez Fer (*Poemas de amor sen morte*), Miguel Anxo Fernán-Vello (*Memorial de Brancura*), Ramiro Fonte (*Designium*), Luís Tosar (*A Caneiro Cheo*) et bien d'autres. Cette génération et l'antérieure sont considérées par quelques critiques –et par tous les charlatans qui les suivent– comme la « génération des années 80 », dénomination aussi imprécise qu'inexacte.

Finalement, on trouve les gens qui se présentent à l'arrivée du nouveau millénaire. Ce sont principalement de femmes qui écrivent de la poésie : Eva Veiga, Isolda Santiago, Cristal Méndez Queizán, Olga Novo, Emma Couceiro et Yolanda Castaño. Ces femmes écrivains sont, bien sûr, accompagnées par leurs consoeurs de la génération antérieure : Luisa Villalta, Xela Arias ou Ana Román. Il faut sans doute distinguer parmi elles Emma Couceiro (*Humidosas*), avec sa force para-surréelle et Yolanda Castaño (*Delicia*), avec son langage méta-érotique, laquelle, après un début magnifique, ne fait que confirmer tous les espoirs que l'on avait mis en elle. On peut dire d'elle qu'elle est une poétesse révolutionnaire et révolutionnée. Il faut ajouter aux noms de ces femmes ceux de Rafa et Miro Villar, Claudio Pato, Estevo Creus ou Xavier Frías (cf. auteur p. 57 – poète asturien qui appartient à la minorité galaïcophone d'Asturies). Ils incarnent l'actualité d'une poétique « très chaude ».

[73] VICENTE ARAGUAS (1950)

Refreada polos ciúmes, quizabes pola ira  
de te saber amada por entre as cunchas  
do tempo, levabas un vento de amor  
que abría os faiados da lonxanía.  
Aquí un laio fondo, un case non  
sentir as gaivotas do esteiro,  
por intres bater da choiva nas fiestras  
lentas, agoiro de plenilunio.

Despois, ledicia.

Ralenti par la jalousie, peut-être la colère  
de te savoir aimée parmi les coquilles  
du temps, tu portais un vent d'amour  
qui ouvrait les greniers du lointain.  
Voici un cri profond, on ne sent guère  
les mouettes de l'estuaire,  
la pluie bat doucement aux fenêtres  
présage de la pleine lune.

Après, la joie.

*In Ás veces en domingo abonda coa tenrura (1980)*

ADOLESCENTE MORTO

De ti lembrarei  
-lirio escachado-  
un vago rebumbio  
de palancas e eixos  
unha carcasa ardida  
nun solpor gris marengo  
e o ruído dun volante  
ascendendo cara o ceo.  
Do demais  
-xasmín con asas-  
pouco sei  
nada reteño :  
O ronsel da roda no carril  
ti como un lóstrego en celo  
o golpe do vulto imparable.  
Aí, J. Y., aí me nego.

ADOLESCENT MORT

De toi je garderai le souvenir  
-lis déchiré-  
un vague tapage  
de leviers et d'axes,  
d'une carcasse brûlée  
au coucher d'un soleil gris cendré,  
et du bruit d'un volant  
qui monte vers le ciel.  
Du reste,  
-jasmin ailé-  
j'en sais très peu,  
je ne retiens rien:  
le sillage de la roue sur le rail,  
toi, comme un éclair en rut  
ou le choc imparable de la silhouette.  
Là, J. Y., je m'y refuse.

*In Caleidoscopio*  
V. Araguas est né en 1950

[74] XAVIER FRÍAS CONDE (1965)

TI, AUSENCIA

Sábesme,  
ti, Ausencia,  
a tempo que non se dá ido,  
marchar de min  
sen marchares,  
ti, Ausencia.

Sabesme a fado  
que nin sequera podó sentir  
na beira do Texo,  
onde as bágoas me din  
que son doces,  
ti, Ausencia.

Desterrarte antes que me desterres,  
ti, Ausencia,  
lenda azul que fuches  
un tacto de cabelos,  
de estrelas sobre a pel,  
de voces incoherentes mais divinas,  
ti, Ausencia.

Durmo sobre unha guitarra  
sen sons buligueiros,  
a comer pensamentos  
espallados por ti, Ausencia;  
desexos de ares,  
de brisas que ás escondidas din nomes,  
nomes hoxe encadeados por ti,  
Ausencia.

Sabor de peito,  
xa sen retorno,  
sabor sempre  
acedo  
de ti,  
Ausencia.

TOI, ABSENCE

Tu as le goût,  
Absence  
d'un temps déjà parti,  
t'en aller de moi  
sans t'en aller,  
toi, Absence.

Tu as le goût d'un fado  
que je ne peux même pas ressentir  
au bord du Tage,  
où les larmes me disent  
qu'elles sont douces,  
toi, Absence.

T'émigrer avant que tu ne m'émigras,  
toi, Absence,  
légende bleue que tu fus,  
toucher de cheveux,  
d'étoiles sur la peau,  
de voix incohérentes mais divines,  
toi, Absence.

Je dors sur une guitare  
Vide de sons turbulents,  
tout en mangeant des pensées  
par toi répandues, Absence;  
désires d'airs,  
de brises qui, en cachette, disent des  
noms,  
noms aujourd'hui par toi enchaînés,  
Absence.

Goût de poitrine,  
déjà sans retour,  
goût toujours  
aigre  
à toi,  
Absence.

*In Comercial (1998)*

[75] MADRID

Esta tarde Madrid sabía a ti.  
Chovía. Millóns de pingas  
e millóns de olladas  
roubaban a túa imaxe.  
Incerteza porque voarías  
–e voaches–  
polas lindes deste outono,  
sen miña man,  
sen min.  
Mais no ar fica  
o recendo húmido do teu cabelo  
e tras da miña xanela  
choves esta noite.

MADRID

Ce soir Madrid avait ton goût.  
Il pleuvait. Des millions de gouttes  
et des millions de regards  
volaient ton image.  
Incertitude, car tu volerais  
–et tu as volé–  
dans les limites de cet automne,  
sans ma main,  
sans moi.  
Demeure dans l'air  
L'odeur humide de tes cheveux  
Et, derrière ma fenêtre  
cette nuit, tu pleus.

In *Xeitos de Outono* (1998)  
X. FRÍAS est né en 1965